



Ne me parlez pas d'avenir !

par Dominique Ritcho

Ca m'a pris tout mon courage pour le faire. Je pensais jamais descendre aussi bas. Pourtant, Dieu sait à quel niveau je suis rendue. Imaginez la scène : j'attends en file, un ticket à la main, pour un repas, prise en sandwich entre un grand six pieds, les yeux cernés jusqu'au menton, et une petite blonde à peu près dans le même état.

Une semaine à faire ça. À tout prendre, je préférerais faire la queue pour puncher à la manufacture. Je l'ai déjà fait. En cinq jours, j'ai gagné 200 \$. Plus que mon chèque mensuel de B.S. : 160 \$.

Un an que je suis là-dessus. C'est pas la première fois que ça m'arrive. Mais plus ça va, plus ça devient difficile à prendre. À 25 ans, on n'a pas les mêmes besoins qu'à 19. Ou plutôt, on a des obligations en plus du reste. À 19 ans, je vivais dans une petite chambre, sans téléphone, mes livres dans des caisses de carton. Je gardais des enfants pour me faire un peu de fric. Bref, je tournais en rond avec la belle conviction que ça ne durerait pas longtemps.

Ça a duré un an et demi, sans compter les neuf mois de chômage après ma première job. Je travaillais trois nuits et deux jours par semaine, congé lundi et mardi, à décorer des beignes et à les emballer pour les supermarchés. J'étais toute seule dans la boîte pour faire ça. Naturellement, j'arrivais jamais. Au bout de trois mois, dehors ! Depuis ce temps-là, la seule vue d'un beigne me fait horreur.

De toute façon, j'ai pas les moyens de m'en acheter. Je me contente de l'essentiel. Du riz, encore du riz, toujours du riz. C'est facile à préparer, ça bouffe et ça s'apprête de plusieurs manières. Quand je suis riche, un ou deux légumes frais, un oignon, un peu de sauce soya et le tour est joué !

Le seul problème, c'est qu'on finit par se tanner. Un peu de variété ferait pas de tort de temps en temps. J'en connais qui s'achè-

tent un 10 livres de patates au début du mois. Mais la meilleure que j'ai entendue, c'est celle de ma copine qui paie 10 \$ par mois à un restaurateur pour les restes de table. Y a du monde débrouillard quand même ! Puis les autres qui tiennent grâce au gruau. Pas étonnant qu'on soit maigres comme des clous.

Les premiers temps, quand je rencontrais quelqu'un de ma famille, il ou elle me demandait le secret de ma minceur. Je sais pas pourquoi, mais ça me gênait de répondre. Va donc leur dire que c'est les politiques gouvernementales qui t'ont fait perdre 20 livres en huit mois.

Quand, en 74, le gouvernement libéral a décidé de nous inciter à «gagner» le marché du travail – en réduisant nos prestations d'aide sociale au tiers de celles des plus de 30 ans – il pensait tenir le gros bout du bâton. C'est connu, les jeunes sont des paresseux, ils marchent qu'avec un coup de pied au cul. Même mentalité chez le PQ. Je sais pas si vous avez jeté un coup d'oeil sur le Livre blanc sur la fiscalité, mais dans le genre conte d'horreur et anticipation, même Edgar Poe aurait pas fait mieux. Si les technocrates sortaient de leur BMW de temps en temps, est-ce que ça améliorerait leur sens de la réalité ?

Ils devraient savoir que la majorité des jeunes sur le B.S. ont déjà travaillé. Qu'on est les derniers engagés, les premiers renvoyés. Depuis que je tente de me vendre sur le marché du travail, c'est vraiment pas brillant. En sept ans, le plus longtemps que j'ai travaillé, c'est six mois. Chaque fois que je pensais m'en être sortie, je me retrouvais avec une formule de demande d'aide sociale à la main.

La première fois, ça m'a pris trois semaines à me décider. J'avais le motton en répondant à ce qui fait penser à une confession écrite sur le comptoir d'un poste de police. Est-ce que j'ai un compte en

banque ? De combien ? Quoi, 144 \$? C'est trop. Revenez quand vous en aurez moins. Ai-je vendu quoi que ce soit ces derniers temps ? Oui, mon âme !

Quand mon agent de B.S. m'a dit que je recevrais 100 \$ par mois et que je lui ai fait remarquer que mon loyer était justement de 100 \$, elle a haussé les épaules. La compassion, c'est pas son rayon. Elle ne fait qu'appliquer les règlements. Il y a un gars que j'ai connu à qui on a dit que s'il voulait manger, il n'avait qu'à casser une vitrine d'épicerie. Il y en a un qui l'a fait, à Laval. Il avait rien avalé depuis trois jours. Après, il a appelé la police. Les dix jours de taule en attendant son procès ont été les bienvenus.

Moi, j'ai jamais pu me résoudre à ça. À peine si j'ai volé une brique de fromage quand j'en pouvais plus. Et maintenant que les billets de médecin sont considérés avec suspicion, on doit y penser à deux fois avant de tomber malade.

En fait, c'est simple, on a qu'à éviter les magasins. De toute façon, j'ai trouvé d'autres moyens pour me procurer ce dont j'ai besoin. Je prends de grandes marches le jour des poubelles. Je me suis meublée, je m'habille, je m'informe, je me divertis. L'autre jour, j'ai trouvé un magnifique lit double – tête, pied, montant. J'ai trouvé aussi des livres, des disques, une descente de lit, mon manteau d'hiver, nommez-en. Je pourrais ouvrir un marché aux puces. J'achète jamais *La Presse* du samedi, mon voisin la met à la porte le mardi. Il n'y manque que l'horaire télé. C'est ça l'avantage de vivre dans une société de gaspillage.

Si on se contentait de mettre les objets à la rue, je pourrais utiliser mes énergies à autre chose qu'à tenir jusqu'à la semaine suivante. Parce que c'est à peu près le plus loin que je peux regarder. Parlez-moi pas du mois prochain, ou dans six mois. L'année prochaine ? Faites-moi pas peur. Je suis trop fatiguée pour y penser.

J'ai arrêté depuis belle lurette de croire à un changement. Qu'est-ce qui peut chan-



ger ? Le gouvernement va soudain avoir un élan de justice sociale et rétablir la parité de l'aide sociale ? Ça ferait pas son affaire. Il aime mieux nous offrir sur un plateau d'argent à des employeurs, pour moins que rien. Avec le beau prétexte de nous former, de nous rendre «employables». Et comment qu'on serait employables ! N'importe quel boss serait content de pouvoir payer un jeune 100 \$ par mois, pas d'assurance-chômage, pas de syndicat, pas d'obligation de lui créer un poste à la fin de son «stage». Un petit six heures de formation par semaine ; le reste du temps, de la vraie job. Et pensez pas que je parle à travers mon chapeau. Les Options-Déclit, je connais. J'ai fait un Stage en milieu de travail, un Jeune volontaire, un Travaux communautaires. J'ai lâché le premier après m'être sentie ridicule en allant faire mes dépôts de 37 000 \$ à la banque quand j'en gagnais 400 \$ par mois. Quant aux travaux communautaires, j'ai pris la porte après que mon employeuse m'ait dit que je ne travaillais pas assez fort pour le salaire que je retirais : on fait 150 \$ en plus de son chèque

de B.S. Je veux être employée, pas exploitée. Madame Marois dit que les Déclit sont offerts sur une base volontaire. C'est pas elle qui reçoit un téléphone par mois de son G.O. (gentil organisateur) pour l'embri-gader dans un de ces machins. Elle me répondrait peut-être que c'est pas avec une attitude comme ça que je me prépare un bel avenir.

De toute façon, essayez pas de parler d'avenir à quelqu'un qui se retrouve avec 2 \$ dans ses poches le 3 du mois. Évoquez pas l'arc-en-ciel à une fille qui passe ses hivers à geler dans un appartement pas isolé.

Parlez-moi surtout pas de patience. Pas à une fille qui en a plus. Juste de l'endurance. Je suis rendue à ne penser qu'à combler mes besoins vitaux.

Il y en a qui prennent des moyens plutôt radicaux pour y arriver. La prostitution, les deals de dope, la petite criminalité. Je me souviens qu'une fois, un homme m'a offert 250 \$ pour coucher avec lui. J'ai dit non. Vendre mon corps au premier venu n'entre pas dans mon plan de carrière.

Il y a ceux et celles qui trouvent la solution ultime. Paraît qu'au Québec, on a le deuxième plus haut taux de suicide au monde chez les 16-25 ans. Pour ma part, j'y pense au moins deux fois par jour.

C'est que j'en ai assez. Assez des contrôles. Assez d'avoir peur d'être prise en défaut. D'être considérée avec mépris par des agents qui te disent d'un ton fendant que tu dois te contenter de meubles usagés quand tu viens de tout perdre dans un incendie. Tannée de me demander si avoir un enfant ne serait pas une solution envisageable ; après tout, ça me ferait un supplément. Il y a énormément de filles qui y sont poussées, en dernier recours. Tannée de me faire dire par mes parents que leur porte m'est grande ouverte, pour le jour où j'en pourrai plus. Ce jour-là est passé depuis longtemps. J'ai trop chèrement payé mon indépendance pour recommencer la vie de famille.

Et ils viendront me dire que je vis mes plus belles années. Oh, yeah ! Je les use à étirer mes cennes noires jusqu'à la fin du mois, à manquer des occasions de voyage, à lire des journaux vieux d'une semaine.

À regarder le train passer sans pouvoir sauter dedans. Et on est 150 000 à essayer de l'attraper. 150 000 à vivre une existence en dents de scie. On est des milliers à avoir des fantasmes de meurtre et de révolution dans la tête, mais à être physiquement trop épuisés pour les mettre à exécution. À croire qu'on est la génération à abattre. ✕



Hommage du ministre d'État à la jeunesse



En consacrant le présent numéro aux questions qui touchent la jeunesse, **La Vie en rose** indique à quel point elle se préoccupe de la situation actuelle et future des jeunes. Son initiative s'inscrit dans le cadre des activités de l'Année internationale de la jeunesse et je l'en félicite chaleureusement.

«À toi de jouer!» dit le slogan de l'AIJ à l'intention des jeunes. Et l'écho de reprendre à l'intention des aînés: «À vous d'écouter!». C'est pour cela d'ailleurs que j'ai entrepris, au nom du gouvernement canadien, une tournée de consultation à travers tout le pays. La prochaine étape de ce périple aura lieu les 4, 5 et 6 octobre à Compton, où se déroulera le forum de la jeunesse québécoise et auquel participeront 150 jeunes gens, représentant les diverses organisations de jeunesse de la province.

Les jeunes femmes ont leur place partout au pays et elles seront aussi présentes à ce colloque pour faire entendre leur voix. À toutes et à tous, j'adresse mes vœux les plus sincères.



Ministre d'État
Jeunesse

L'honorable Andrée Champagne

Canada